

Frère et sœur sont là-haut, disaient les parents dès que Stéphane et Charlotte étaient rentrés du lycée.

Quand Charlotte faisait son portrait, Stéphane n'avait aucune envie de l'interrompre. Personne ne le connaissait mieux qu'elle. Elle était, en même temps, son juge, son complice, son opposé, son instigateur et sa suivante. D'autres auraient peut-être risqué le terme plus courant de « double », mais qui était le modèle, qui l'original ? Dans leur entente, il n'y avait ni maître, ni valet : ils étaient compagnons et, selon les besoins du hasard, acolytes : Stéphane de Charlotte ou Charlotte de Stéphane. Tous deux, explorateurs de l'existence. D'eux-mêmes aussi — Charlotte chercheuse par nature, Stéphane, en premier lieu Narcisse, intéressé par ce qu'il était, pensait et pouvait obtenir de l'étude et de la fréquentation d'autrui.

Charlotte *s'en fichait des autres*. Seul comptait ce qu'elle pensait et voulait.

Tout compte fait, elle avait raison.

Elle avait une jugeote infailible et se taisait aussi longtemps qu'elle n'était pas sûre de ce qu'elle pensait, voulait entreprendre et obtenir. Cet art exigeait une bonne dose d'abnégation. Peut-être fallait-il être née femme pour la produire ?

L'histoire qui va suivre est celle de Stéphane.

Charlotte n'est que la sœur, comme il y aura aussi une mère, un père, le cousin Pierre, Madame Lisa, Nini, Thilo, Bernard et Tante Margot.

Nous sommes en 1956.

1

Thilo

En visite dans la chambre de sa sœur, Stéphane s'apercevait dans le miroir de la penderie, exactement conforme à la description que faisait de lui sa frangine : Madame de Récamier nonchalamment couchée sur son divan... Pour leurs confidences, le lit de Charlotte faisait office de salon et se reflétait complètement dans les glaces de la penderie Louis XV. Il s'agissait de faux Louis XV, énorme et lourd comme toute la chambre à coucher de Bonne-Maman Augusta dont ils avaient hérité. Charlotte l'avait acceptée, totalement indifférente aux détails qui ne la concernaient pas. Elle avait l'art de se sentir libre de toute attache qui lui était imposée.

Elle était heureuse partout, bien que souvent indignée.

— Qu'as-tu là aux pieds ? demanda Charlotte

— Ce sont des pantoufles marocaines en cuir tressé.

— Ha ! Ha ! des babouches ! Est-ce qu'elles sentent bon ?

C'était agréable d'être questionné par Charlotte : il ne fallait pas répondre. Poser des questions était sa façon de

remarquer les choses. Une amorce de réflexion. Et Stéphane était libre d'y donner suite, ou non. Elle ne demanda pas de qui il avait reçu les babouches, il ne devrait pas inventer de mensonge. Avec Charlotte, inutile de se déguiser.

Elle venait de déposer son peigne sur la tablette du lavabo et arriva vers lui, tout en prenant au passage une paire de bas qui traînait sur le dossier d'une chaise.

— Montre voir si ça sent bon, commanda-t-elle en s'agenouillant à ses pieds. Elle mit le nez dans le cuir.

— Délicieux, fit-elle.

À ce moment, la cloche sonna.

— C'est Maman qui nous appelle. Ce sera pour moi, fit Charlotte en se précipitant dehors. Elle cria du haut de l'escalier du second étage à Maman qui se trouvait en bas, à côté de la cloche :

— J'arrive, je suis prête.

Elle était en combinaison, enfila sa robe, n'en ferma pas les nombreux boutons qui, du col jusqu'à l'ourlet du bas, l'enserraient complètement.

Resté seul, Stéphane entendait — comme un écho dans le silence — le commentaire de Charlotte lorsqu'elle lui avait montré sa nouvelle robe :

— Scandaleusement hypocrite, avait-elle expliqué. Les hommes raffolent de ce boutonnage. Tu te rends compte de ce que ça donnerait s'ils se mettaient à me déboutonner ? Ils me trouveraient nue. Maman n'y a même pas songé en choisissant le modèle. Elle est trop sage.

Que les hommes la trouveraient nue... était du Charlotte tout craché. Elle portait toujours une combinaison, on ne la trouverait jamais nue.

Elle *adorait* ses combinaisons. À l'étage, elle en avait fait sa tenue normale et se regardait dans toutes les glaces des armoires Louis XV, y esquissait des pas de danse comme si elle était en tutu. Même Papa la trouvait fort jolie et la regardait comme il regardait les femmes.

Elle n'avait pourtant pas de seins — heureusement !

Stéphane avait horreur des poitrines de femmes. Chez Charlotte, on devinait à peine le dessin d'une légère enflure. C'était son maintien qui la rendait adulte, les parents n'avaient pas répété en vain — *tête haute ! Tenez-vous droits !* Et comme Charlotte ne se gênait en rien, dans sa chambre avec lui comme en public, elle terminait ses discours dans une attitude à la Degas, attendant qu'il dise :

— Un Degas ! J'ai un Degas à l'étage.

Stéphane l'entendait descendre à toute vitesse les deux volées d'escalier. Il rouspétait contre tant de brutalité, craquant de tous côtés. Charlotte arriverait donc au rez-de-chaussée encore à moitié dévêtue, bas et souliers en mains... dans le corridor sacro-saint de maman où les stagiaires et les clients pouvaient la découvrir.

— Mais je suis coiffée ! se défendrait-elle.

Pour une femme, la coiffure prenait à elle seule plus de temps que tout le reste de la toilette. Maman ne dirait rien et Charlotte fermerait les boutons de sa robe dans la voiture. Elle y enfilerait aussi bas et souliers.

Déjà la porte de la rue claquait sur ses gonds. Stéphane la sentait frémir. La maison était solide. Le silence cessa de vibrer. Il se sentit merveilleusement seul.

Le temps s'était arrêté.

Moment d'éternité.
Un soulagement intense s'empara de lui.
La vie commençait.

*
* *

Pour Stéphane, la solitude était un délice. Il ne se sentait bien que lorsqu'il était seul. Ou avec Charlotte. Immobile, il jouissait d'une sensation physique qui n'avait pas de nom : un mélange d'aise, de confort et d'inertie. On le croyait observateur. Il était plutôt rêveur. Stéphane se plantait quelque part pour être seul, pour ne pas être sollicité.

Pas pour rêver, il n'avait en lui que peu de rêves. À la récréation, il s'était choisi un petit mur pour s'y asseoir. Un délice : pendant que toutes les classes s'entremêlaient et s'agitaient, lui ne bougeait pas, les jambes pendantes en parfait équilibre, croisées l'une sur l'autre.

Immobilité, synonyme d'allégresse.

Car le petit mur le dispensait de se mêler à la cohue. Il séparait la cour des cadets de celle des grands et créait ainsi quelques mètres d'espace libre. Stéphane n'aimait ni les jeux ni les bavardages. L'absence de cris et de paroles était un plaisir rare, une joie constante et pure. Il n'avait aucun besoin de bouger. Au concert, il voyait souffrir adultes et adolescents. Aux entractes, la ruée vers les couloirs semblait les délivrer d'un mal insupportable. Pour ceux qui restaient assis dans la salle, la cohue démystifiait l'ambiance créée par la musique, on essayait de ne pas s'en apercevoir. Stéphane n'était pas seul à rester dans la salle à l'entracte. D'autres aussi aimaient l'immobilité, le silence, les temps vides...

Par contre, chez le dentiste, que d'impatients dans la salle d'attente ! C'était étrange, pensait alors Stéphane, l'arrêt du temps ne valait-il pas mieux que ce qui allait suivre ? Il ne comprenait pas que, seul à ne rien faire, on ne puisse pas se sentir bien.

*
* * *

Assez rêvé ! Il fallait préparer sa serviette.

Il avait Thilo à la première heure.

Depuis que Thilo s'était intéressé à lui, la vie avait changé. Leur amitié était née en classe. Stéphane comprenait les questions que Thilo posait et y répondait, alors que la classe semblait médusée par ce professeur qui traitait les textes grecs comme s'il parlait une langue vivante. Ensuite, lorsqu'il fut invité chez Thilo, Stéphane avait découvert une vie totalement différente de celle qu'il connaissait. Il aurait pourtant défendu — et défendrait toujours, corps et âme — le mode de vie de sa famille et de leur école : un monde bien fait, d'ordre et de discipline. Mais il n'y avait là que des fils et des filles de familles comme la leur, rien de plus, rien de vraiment personnel, et surtout : rien d'original.

Au lycée, on se moquait de Thilo. Dans un premier temps, il n'avait été que surveillant. On en chuchotait la raison, il avait fréquenté la Deutsche Bibliothek pendant la guerre. C'était impardonnable. Un ami des parents expliqua à Maman que d'autres *intellectuels inoffensifs mais imprudents*, avaient également, au début de la guerre, fréquenté cette bibliothèque. Ils n'avaient pas collaboré, ils

n'avaient — tout simplement — pas résisté à la tentation de poursuivre leurs habitudes d'avant-guerre... Car la fameuse bibliothèque datait du début du siècle, quarante ans avant les Allemands d'Hitler. Or, avant la première guerre mondiale, les familles bourgeoises gantoises faisaient appel à des *deutsche Fräulein*, gouvernantes des enfants. Dans les villes industrielles et portuaires, à l'époque, l'allemand était au moins aussi répandu que l'anglais. Les habitués de la bibliothèque allemande y feuilletaient les classiques dans une atmosphère qui rappelait l'outre-Rhin. À l'époque, on ne voyageait pas comme aujourd'hui.

En 1940-44, Thilo devait être très jeune, tout juste élève en humanités. Mais, à la libération et des années plus tard encore, ceux qui avaient fréquenté la Deutsche Bibliothek pendant la guerre, devaient être punis : on leur épingla à vie l'étiquette de *collaborateurs*. Les meilleurs d'entre eux ne feraient jamais carrière et ne parviendraient pas à se faire nommer dans l'enseignement, ni au barreau.

Thilo parlait six langues et en comprenait encore quelques autres. Il aurait dû être professeur de latin et de grec, mais au lycée on ne semblait pas le savoir. Les professeurs, les surveillants et les élèves, tous le méprisaient. On le chahutait à l'étude. Pour les mauvais élèves, l'étude sous Thilo signifiait la débandade, et pour ceux qui voulaient travailler une perte de temps effrayante. On lui en voulait de manquer à tel point de poigne...

Quelle ne fut pas la surprise générale, l'année dernière en mars, quand en fin de trimestre Thilo fut chargé d'assurer l'intérim de grec dans les grandes classes. Il était apparu par la porte ouverte. Tout le monde croyait qu'il venait la fermer ou voir pourquoi il y avait encore du chahut en cinquième

alors que l'heure du cours avait commencé. Quelqu'un lui cria :

— Le prof est malade, on n'a pas de grec. On nous a dit de rester en classe !

— Je sais, fit-il, c'est moi qui fais cours.

Éberluée, la classe ne réagit pas.

Thilo s'avança vers la cathèdre, y déposa une serviette noire très usée que personne n'avait aperçue et en sortit un livre.

Il régnait un silence total tant la classe était stupéfaite.

— Prenez votre Démosthène, dit-il.

Tout le monde sortit le livre. Quelques-uns l'ouvrirent.

— Je vais d'abord vous lire le passage, annonça-t-il, page 66. Essayez de comprendre.

Puis sortit de sa bouche un flot de paroles grecques, que la classe ne comprenait pas, bien sûr, mais dont les meilleurs reconnaissaient quelques radicaux et leur cas, des noms propres et autres sujets au nominatif, quelques prépositions, des phrases infinitives, quelques formes verbales, des locutions adverbiales. Thilo lisait comme si son auditoire était pendu à ses lèvres et comprenait tout. Le ton qu'il donnait à sa lecture était celui d'un récit attendu par tous. Le conteur ne pouvait bâcler aucun détail. Et comme ces détails devaient répondre exactement aux espérances des auditeurs, les mots étaient prononcés avec précision, les phrases dites sans hâte, les surprises bien claires et les nuances légèrement emphatiques.

Jamais la classe n'avait entendu de long texte grec. C'était de toute beauté.

Quand il eut terminé, Thilo enchaîna :

— Maintenant, on reprend. Qui de vous a une traduction de Démosthène ?

Silence et stupéfaction.

Les traductions étaient interdites.

— Dommage, dit-il. Je vous aurais lu le passage. Il s'agit d'un moment où... et voilà que Thilo se mit à raconter, presque sur le même ton, mais plus personnellement, s'adressant successivement à chacun d'eux, les regardant un à un, séparément, comme pour les découvrir. Ou, plus simplement, suivant le hasard de sa pensée. Cette pensée animait à peine ses yeux, son visage restait presque impassible, mais la tête bougeait avec système et régularité, comme s'il y avait dans l'espace des places bien précises, l'une destinée à la réflexion, l'autre à la description, la troisième au rêve et la quatrième au doute.

On avait eu Thilo pendant le reste de l'année scolaire. Sa réputation était faite. L'enthousiasme qu'il avait suscité avait dépassé les murs des quelques classes où il avait remplacé le professeur absent. Tout avait été facile avec lui, les verbes, la syntaxe, les versions et les thèmes. On avait traduit quatre fois plus de pages qu'avant son arrivée. Et personne ne lui en voulait.

— Lisons encore ceci, disait-il quand on avait bien avancé.

Et il ajoutait, en jetant un coup d'œil à la pendule :

— Vous n'aurez pas plus de matière à l'examen que si nous traînions, le grec en cinquième reste le grec en cinquième.

Un jour, il leur fit savoir qu'on pouvait lui demander ce qu'on voulait, du moment que la question concernait de près ou de loin le grec ou la Grèce antique. Comme il n'y avait aucune réaction dans la classe, il suggéra :

— Demandez-moi l'origine de vos prénoms. Stéphane par exemple, est-ce que je peux ?

Stéphane avait fait *oui* de la tête.

— Stéphane, avait dit Thilo, c'est un joli prénom, mais il n'est pas facile à porter. Tes camarades vont peut-être se moquer de toi après mon explication.

Et puis, regardant les autres :

— Je vous fais confiance ? Ne l'ennuyez pas outre mesure, c'est stupide de tracasser un condisciple, il ne faut pas se fabriquer des ennemis, vous en trouverez suffisamment sur votre chemin.

Puis, à Stéphane, au premier rang :

— Stéphane porte la couronne, tu es le couronné. Celui qui a mérité de l'être. Ne dis pas que ton nom vient de *stephanos*, c'est une erreur. *Stephanos* signifie couronne, et même, à l'origine, tout ce qui entoure un objet. Un cercle protecteur. À la rigueur, tu peux t'imaginer la racine de ce mot comme étant l'essence même du cercle autour de quelque chose de précieux. Oui, le Cercle. Il peut remonter à Stonehenge, que le grec ne pouvait pas connaître. Oui, oui, les Grecs n'avaient pas le monopole de la science et des traditions humaines. Ni Démosthène, ni Hérodote. Il faut voir au-delà de l'antiquité gréco-latine, au-delà de la tradition fabulatrice et se sentir attiré par le sérieux du Nord et la préservation de son mystère autour de la présence sacrée. Stonehenge par exemple. Le Cercle entourant le mystère. Si tu veux rendre à ton nom son caractère éblouissant et te voir en couronné que bientôt on admirera, qu'on statuera peut-être, eh bien ! dis que ton nom vient de *stephanon pherein*, porter la couronne, de là : celui qui porte la couronne.

La classe ne pouffait pas de rire. On était médusé. Et Thilo s'amusait. Il avait l'air ironique de quelqu'un qui a pu placer un bon mot aux dépens d'autrui sans être

vraiment méchant. Stéphane n'avait pas eu à souffrir de ses révélations. Le même jour, au thé qu'ils prenaient à deux dans une petite trattoria de la Porte de la Colline, Thilo demanda :

— Tu n'étais pas trop surpris quand j'ai prononcé ton nom ?

— Non, mais vous auriez pu me prévenir.

— Toute cette histoire était une improvisation, je ne voulais pas donner cours. Je ne suis même pas tout à fait sûr de ce que j'ai raconté. Stéphane n'est pas un prénom très courant en France, il est plutôt belge. Ou germanique. La Stefanskirche à Vienne, Steven et Stephen chez nous et en Angleterre. En France, le nom est devenu Étienne, Saint Étienne pour Sankt Stefan. Tu pourrais vérifier dans Dauzat. Quoi qu'il en soit, ce fut une heure de relâche, on a bavardé, vous n'avez pas travaillé. Il fallait insérer un entracte, vous aviez le droit de ne rien faire, personne ne s'attendait à me voir arriver.

— Vous pouviez faire une interrogation. Vous auriez eu la paix pendant une heure et, au moins, vous verriez ce que vaut notre enseignement.

— Non, mon ami. Je verrais noir sur blanc que mes élèves ne savent pas grand-chose. Est-il nécessaire de me torturer ainsi ?

— Est-ce que le professeur n'est pas obligé de donner un certain nombre d'interrogations par semestre ?

— Oui, mais pas l'intérimaire que je suis. Je pourrais le faire, pour me donner un air plus sérieux, mais je n'en ai pas eu besoin. Je vous ai captivés par hypnotisme. Et je serais obligé de corriger les copies. Crois-moi, j'aurai fait mon devoir, en fin d'année, ils auront appris un peu de grec ancien.

— Moi certainement, avait certifié Stéphane.

— Et tes parents, savent-ils quel nom ils t'ont donné ?

— Ce sont mes grands-mères qui en ont décidé, cela ne fait aucun doute, avait répondu Stéphane, avec « son petit ton de modestie dédaigneuse », comme disait Papa. Il s'en était rendu compte lorsque c'était trop tard.

— Tu ne les aimes pas, tes grands-mères ?

— Je n'aime personne, avait répondu Stéphane.

C'était ridicule, il aimait Charlotte et Nini. Et Tante Margot. Et maintenant, il aimait Thilo.

*

* *

Stéphane ne s'en était pas douté, que le ton de voix qu'il avait adopté pour se distancier de sa famille, pouvait être interprété comme du mépris. Mais Papa avait touché le fond du problème, bien avant qu'il ne l'eût compris lui-même. Une « modestie dédaigneuse ». Du mépris ? Ce n'était pas la même chose. Il était fier d'appartenir à sa famille. Il ne connaissait pas de famille qui lui semblât meilleure. Il trouvait celles de ses copains peu esthétiques et extrêmement ennuyeuses. S'il n'éprouvait pas, contrairement à ses cousins, d'ennui majeur à avouer le milieu privilégié dont il était issu, il n'y était pas inconditionnellement attaché. Il en faisait partie, bien sûr, et il ne se sentait nulle part aussi simplement bien que chez lui, mais si différent des parents, grands-mères, tantes et cousins, si peu impliqué dans leurs affaires, qu'il se considérait plutôt spectateur que membre de l'équipe. Ses copains et ses maîtres devaient s'en être aperçus : là aussi, il était avant tout public et galerie. Mais

toujours d'accord pour rejoindre une équipe s'il manquait un joueur.

Stéphane avait expliqué la situation à Thilo :

— Cette position marginale par rapport à ma famille, avait-il affirmé, n'existe que dans mon imagination. Je fais toujours ce qu'on attend de moi, car on vous laisse royalement en paix quand tout est accompli. Je ne dois pas m'y forcer : dès que je commence quelque chose, je m'y donne corps et âme, et je deviens enthousiaste. Je n'aime pas la besogne bâclée. Elle suscite toujours des commentaires. Tout boulot doit être terminé, de façon à pouvoir s'en débarrasser.

— Tu parles comme un livre, avait remarqué Thilo, en se moquant de lui.

La remarque déplut à Stéphane. Thilo le décevait.

— C'est ce qu'on me dit toujours dès que j'exprime ma pensée, avait rétorqué Stéphane comme à regret. Je fais un effet pédant, et cependant, je ne lis pas, ou très peu. Et je n'ai jamais rencontré, en lisant, ce que je pense ! Quant à ce besoin que j'ai de bien faire, il me vaut beaucoup d'éloges. Il n'est pourtant que calcul, pur et simple : je trouve pratique de faire ce qu'il faut. On y gagne un temps considérable, que je peux employer au plus tôt à mes propres affaires.

— Quelles affaires ? avait demandé Thilo.

— Mes pensées à moi. Je ne sais pas au juste... Disons le temps que je passe seul, en ma propre compagnie. Peut-être à ne rien faire. Ce n'est certainement ni noble, ni sympathique. Pas beau à avouer.

Thilo n'avait pas émis de jugement. En réalité, les conversations avec Thilo ressemblaient à des monologues. Soit Thilo racontait lui-même de longues histoires du passé

et du lycée, soit il interrogeait Stéphane. Et Stéphane, en répondant aux questions de Thilo, formulait pour lui, souvent pour la première fois, des tas de choses auxquelles il n'avait jusqu'alors que rarement songé. La masse d'explications et de confidences, sans Thilo, ne l'aurait pas vraiment préoccupé, et il ne s'était pas douté qu'il pouvait parler pendant des heures. C'était fort agréable et libérateur.

Il faisait de curieuses découvertes, et pourtant, c'était sa propre vie qui défilait dans leur dialogue. Toute la matière était prête à être déballée et il ne s'en était pas rendu compte. Il s'entendait parler avec des mots d'adulte. C'était presque une exploration, il possédait de lui-même une image différente datant d'un stade antérieur de son évolution, celui du gosse qu'il avait été et qu'il était peut-être encore dans l'opinion des adultes de sa famille. Comme on ne s'occupait pas de lui et qu'il ne parlait pas beaucoup, certainement pas de ses propres affaires, il n'avait jamais pu réajuster cet anachronisme. Avant Thilo, Stéphane s'était vu lui-même comme les parents le voyaient.

Parfois, chez Thilo, il avait l'impression de se créer de toutes pièces un personnage neuf. Il croyait vivre pour la première fois. Ses propres réactions l'étonnaient.

Et comme Thilo était à l'origine de ce second Stéphane, il débordait de gratitude envers lui et répondait avec enthousiasme à toutes ses propositions. Cet enthousiasme devait créer de l'assurance, car d'où lui venait son aplomb ? Il était capable d'exposer à Thilo des secrets qui l'auraient fait rougir partout ailleurs.

Récemment encore :

— Je ne me débarrasse plus de l'idée que je trompe tout le monde, avait-il déclaré. Quand on me félicite pour

quelque chose que j'ai fait correctement, je ne me rappelle qu'une chose, à savoir que j'ai dû me forcer à la faire. J'ai même eu envie de fuir. La seule satisfaction que j'aie en pareil cas, est d'avoir terminé ce qu'on me demande et de me retrouver seul. Les adultes disent : « Parfait ». Ou : « Exemple ». Et je suis honteux. L'adjectif *exemplaire* m'a accompagné partout, depuis mes petites classes. Je n'y croyais pas moi-même. J'admettais que mon travail était bon, mais cela n'allait pas plus loin et ne me concernait pas personnellement. Je ne trouvais pas, moi, que j'avais du mérite. J'ai toujours constaté qu'on encourageait par des louanges ceux qui devaient fournir un gros effort pour arriver à un résultat. Moi, je m'y étais mis mollement, *parce qu'il le fallait*. Je m'étais amusé, pris par la curiosité. J'avais essayé quelque chose, je m'étais senti bien occupé. Pendant le travail, pas après le travail quand les adultes viennent s'en mêler et apprécient le résultat en distribuant leurs récompenses. Je les trouvais ridicules : que sait-on, au moment même, de la qualité d'un travail, d'un effort ? Quant aux distributions des prix, j'ai toujours eu l'impression qu'elles pouvaient se dérouler sans moi.

— Alors, avait demandé Thilo, qu'est-ce qui te faisait vraiment plaisir quand tu étais gosse ?

— Je n'ai été vraiment heureux que pour des bêtises, des trucs qui n'existent même pas, trop compliqués à expliquer. Personne ne m'a d'ailleurs demandé ce que je pensais et ce que je sentais vraiment. Vous êtes le premier à me questionner. En général, les gens de ma famille traitent les enfants comme s'ils étaient tous pareils. Ils savent d'avance ce que nous voulons et nous n'avons qu'à être contents. Il suffit donc de vivre mollement comme les autres, et de répondre aux exigences.

— Et tu n’as pas d’adultes qui te connaissent un peu mieux ?

— Si, deux. Nini et Tante Margot. Elles me traitent comme une personne à part entière et ne me demandent rien. Ma Tante Margot m’aime vraiment. Et puis, il y a mon professeur de ballet, Nini, très différente. Elle ne parle pas, je suis un meuble dans son appartement. Comme ma tante, elle prévoit ce que je pense et ce que j’aime. Mais ce que je raconte est de la vieille histoire. C’est le gosse que j’étais qui s’entendait bien avec Tante Margot. Elle vient de se marier et est tombée malade. Quant à Nini, professeur de ballet que Charlotte et moi connaissons depuis que nous avons sept et six ans, c’est une amie de nos parents, femme remarquable, ancienne danseuse étoile des Ballets Jooss, restée en Belgique après la mort de son mari, soldat belge décédé lors des premières attaques allemandes en 1940. Elle a une école de danse et a commencé très tôt à me considérer comme adulte parce que je l’aide dans la salle et dans les vestiaires quand elle a besoin d’y faire régner le silence. J’ai toujours eu beaucoup de temps à moi, pour la vraie vie. Je ne comprends pas ceux qui prétendent qu’ils n’ont pas le temps de faire ce qu’ils ont envie de faire. Ce n’est pas compliqué, il suffit de s’organiser.

— Et que signifie *la vraie vie* pour toi ? voulait savoir Thilo.

— Je n’en sais strictement rien. Mais je peux en donner des exemples. Certains moments de très grande joie. Des moments de solitude. Je ne sais pas ce qui se passe exactement, car cette joie s’éveille n’importe où, à n’importe quelle saison, dehors ou à l’intérieur. J’ai d’abord pensé qu’il fallait que je sois malade, couché et immobile.

Ce n'est pas exact. Une longue marche régulière qui ne vous essouffle pas, fait tout aussi bien l'affaire, ou encore, un voyage en voiture quand on est assis derrière et que personne ne s'occupe de vous. Il faut donc, d'abord, une sorte d'immobilité à l'intérieur d'une durée de temps. On ne doit pas sentir son corps, et il doit y avoir un contact direct avec de la lumière. Elle ne doit pas nécessairement être éblouissante. Un ciel gris qu'on dit d'acier, un brouillard terne, un peu d'éclairage dans la nuit, cela suffit. Mais quelque chose doit, en même temps, indiquer la durée : un bruit dans le lointain, répété à l'intérieur du silence, le va-et-vient d'un fil électrique entre deux poteaux, des rafales de vent, saccadées dans quelques branches qui remuent, puis s'apaisent, pour recommencer leur manège aussitôt après. Tout cela me procure un état qu'on pourrait qualifier d'ivresse ou d'extase, bien que je ne connaisse l'ivresse et l'extase qu'évoquées par ce qu'en disent d'autres que moi. Ce que je sens venir est une euphorie qui ne s'attache à rien sauf au temps qui passe et qui me dit que j'existe, puisque je le sens et le vois passer. C'est tout simplement merveilleux. On ne vivrait que pour cela. C'est la base même de toutes mes pensées. Et dès que je suis heureux — par exemple quand quelqu'un est gentil avec moi —, la joie que me procure ce moment rejoint immédiatement mes autres joies de solitaire, comme si, automatiquement, j'emmagasinais en moi, dans une réserve, tout ce qui est bon et valable. C'est pour cela que j'appelle cet endroit de joie, *la vraie vie*.

Je ne peux vous dépeindre ni la joie, ni le détachement. Je ne peux qu'en indiquer quelques éléments : d'abord et avant tout, le détachement que j'avais découvert malade et immobile, celui-là même qui est apparenté à la durée dans les

circonstances que je vous ai décrites. C'est un détachement des choses réelles, même quand on se trouve au milieu d'elles. Le vent, quand on a le temps de s'en laisser pénétrer. L'eau des vagues sur le sable quand on n'est pas distrait par quelques passants. Le bruit d'un moteur de barque dans le lointain ou d'une machine dans la campagne, qui — moteur et machine —, à la longue deviennent des grandes orgues.

Thilo avait regardé son élève avec étonnement, mais Stéphane n'en était absolument pas gêné : il pensait à fond, cette fois-ci. Et sentait que son professeur l'écoutait et ne le dérangerait pas :

— Je crois vraiment qu'il faut toujours de la lumière et un long moment d'arrêt qui rend possible le retrait complet des préoccupations normales. Ce n'est qu'à ce moment d'arrêt qu'on sent et qu'on sait qu'il doit exister en nous une capacité de joie qui est en même temps émotion, transport et pensée, et qui fait partie de la vie, beaucoup plus fondamentalement que ce que les hommes font tous les jours, avec leur politique, leurs petites démarches et leurs épouvantables guerres. Ne dites pas que je parle comme un livre, je serais très déçu ! Vous n'auriez rien compris. Je suis d'accord avec vous que ce n'est pas clair, que je ne traduis pas exactement ce que je pense ni ce que je vois pendant ces moments de transport, alors que j'ai cependant fort envie de les nommer *des moments de très grande lucidité*.

— Au contraire, c'est très clair, avait répondu Thilo. Ce que tu décris est connu et porte plusieurs noms, selon l'appartenance des gens qui ont perçu cette joie. Beaucoup d'entre eux essayent d'en faire des théories ou des croyances spéciales. Est-ce que tu veux que je te sorte quelques livres à ce sujet ?

— Non, pas vraiment, avait répondu Stéphane, un peu honteux. Je n'aime pas lire quand ce n'est pas absolument nécessaire.

— Mais tu as la réputation d'avoir beaucoup lu !

— Je sais, mais c'est faux. Je connais les auteurs de la bibliothèque de mon père, pas leurs livres, tout au plus ce que dit d'eux mon père... et quelques textes qu'on apprend au cours de Madame Lissagorski... et puis tout ce qu'on lit en classe. Ce n'est déjà pas mal. De plus, j'aime beaucoup ce qu'on y fait, les professeurs le remarquent. Tout ce que je découvre me paraît grandiose, tandis que seul devant le papier imprimé, je n'arrive pas à me créer le même émerveillement. Ou alors, je dois lire le texte comme si je le proposais à un public, à quelqu'un qui m'écouterait. Pour moi seul, je suis incapable de faire l'effort. J'ai l'impression que ce n'est pas nécessaire. Je ne méprise pas la littérature, bien au contraire, mais d'autres s'en occuperont. Pas moi. C'est un curieux sentiment. Je ne peux pas l'expliquer.

*

* *

Thilo avait invité Stéphane. Ils avaient découvert qu'ils habitaient le même quartier et faisaient une partie du trajet de l'école à la maison en traversant du même côté le parc et les boulevards. À part quelques après-midis de questions et de réponses, les visites de Stéphane étaient souvent silencieuses. Stéphane jouissait de l'atmosphère.

Ils prendraient une tasse de thé, avait promis Thilo. Du thé ?

Chez eux, le thé *c'était pour les malades*.

Thilo chauffait de l'eau.

Chez eux, chauffer de l'eau se faisait à la cuisine.

Avec Thilo les choses acquéraient une portée immédiate : entre penser, désirer, imaginer, décider et exécuter, il n'y avait pas d'intermédiaire. On pouvait suivre ses pensées, ses intuitions, ses désirs. Être paresseux ou inspiré. Plein d'initiatives ou au repos. Les choses se passaient de public : tout était vrai, vécu au moment même, décidé par nous-mêmes. L'absence d'habitudes, d'opinions familiales et d'aînés dotés de pouvoir rendait aux choses et aux paroles leur valeur originale. Les faits et gestes avaient un visage personnel, particulier, intime, bref, rien n'avait subi l'interférence d'autrui.

Pendant que Stéphane, imitant Thilo, prenait sa tasse de thé penché sur le détail d'un temple grec, que Thilo lui présentait une cigarette ou mettait un disque sous l'aiguille du pick-up, une immense joie envahissait Stéphane, comme s'il assistait à la création du monde au début des temps. L'odeur de la cigarette défendue, la table basse devant le canapé où étaient étalés livres et illustrations, le *long playing* du *Concerto pour orchestre, deux pianos et percussion* de Béla Bartók, tout était neuf, merveilleux et impensable. Les visites chez Thilo avaient pour Stéphane un charme extraordinaire. Jamais ses parents n'avaient eu une attention d'égal à égal pour lui.

Au début de ce concerto de Béla Bartók, il y avait une goutte d'eau qui tombait. Le flux s'amplifiait et devenait rythme. Les instruments apparaissaient un à un et la musique prenait forme, sortant du néant comme se réveillant d'un sommeil et se levant par enchantement. Jamais Stéphane n'avait entendu de la musique comme chez Thilo. À la

maison, on n'écoutait pas « du Bartók ». Et le vocabulaire des parents ne ressemblait pas à celui de Thilo.

Pour aller écouter de la musique chez Thilo, il fallait mentir. Inventer une excuse pour quitter la maison et ensuite courir à s'en déchirer les entrailles pour ne pas être parti trop longtemps. La course entre le boulevard et l'appartement le long du quai était terrifiante. Heureusement, les parents ne passaient jamais par le quartier de Thilo.

— Nous n'aimons pas que tu ailles chez ce professeur, avait dit Papa. Après le repas, tu devras monter au salon. Nous voulons te parler.

Bref, ce n'était pas convenable d'aller en visite chez un de ses professeurs. Il fallait refuser sa prochaine invitation et expliquer que ses parents ne voulaient pas que se crée de l'intimité entre un professeur et son élève.

— Ajoute ce que nous te disons maintenant, en spécifiant bien que c'est nous qui le disons : que cette sorte d'intimité ne peut qu'entraîner des ennuis. Stéphane avait rapporté la démarche à Thilo et ils avaient décidé qu'il viendrait en cachette. Depuis, Maman ne le regardait plus qu'avec méfiance. Papa, lui, quand il rencontrait Thilo en ville, se comportait avec élégance et gentillesse. Le professeur n'appartenait pas à leur monde, c'était évident, il était socialiste, mais réputé pour son érudition. Papa le décrivait à maman en parlant de ses cheveux bouclés et de ses grosses lunettes. Au Lycée, ceux qui ne le connaissaient pas donnant en classe le cours de grec, se moquaient encore de lui.

Le dialogue de Stéphane avec Thilo se poursuivait même en son absence, Stéphane lui adressait des discours imaginaires.